

Les nouvelles ici rassemblées ont paru pour la première fois dans : *Je pends aux agrès*, « Lógok a szeren », extrait du recueil *Tanár úr kérem* (1916) ; *Fick, Csík et Fischer*, « Fick meg a Csík meg a Fischer », *Ünnep* n° 25, 1935 ; *Mon journal*, « Naplóm », *Pesti Napló*, 3 mars 1929 ; *Olympiades I*, « Olimpiász », *Az Est*, 10 janvier 1932 ; *Olympiades II*, « Olimpiász », *Az Est*, 7 août 1932 ; *Olympiades III*, « Olimpiász », *Független Újság* n° 33-34, 15 août 1936 ; *Le combat de boxe Johnson-Jeffries*, « Johnson-Jeffries bokszmérkőzés », extrait du recueil *Görbe tükör*, 1912 ; *Les grands sportifs*, « A riporter », extrait du recueil *Görbe tükör*, 1912 ; *Sport et étude du corps*, « Sport és testészet », extrait du recueil *Görbe tükör*, 1912 ; *Record du monde : vingt kilomètres à l'heure*, « Világrekord-húsz kilométer óránként », *Színházy Élet* n° 36, 1935.

© Les Éditions du Sonneur, 2014

ISBN : 978-2-916136-78-3

Dépôt légal : octobre 2014

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duveillier

Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

LE SENTIMENT ABSURDE DE LA VIE

CE N'EST SANS DOUTE PAS UN HASARD si, au tournant de la Première Guerre mondiale, alors que l'Empire austro-hongrois s'effondre, emportant avec lui ce que Stefan Zweig appelait le *monde d'hier*, toute une génération d'écrivains fait son apparition en Hongrie. Le début du xx^e siècle voit la parution des premières œuvres d'Endre Ady, Géza Csáth, Mihály Babits, Béla Hamvas, Milán Füst, Gyula Krúdy, Sándor Ferenczi, Georg Lukács, Dezső Kosztolányi et Frigyes Karinthy, qui, quelques années plus tard, avec Attila József et Sándor Márai, constituent le véritable âge d'or de la

littérature hongroise. Et tout naturellement, Budapest devient, avec Bucarest et Prague, l'un des épacentres intellectuels et artistiques de la Mitteleuropa. Comme l'a écrit Claudio Magris, « Budapest a été le berceau d'une extraordinaire culture qui se demandait [...] quelle relation en soi existe entre le jeu des choses telles qu'elles sont et l'authenticité du devoir-être ».

Dans une Hongrie qui vit encore sous le joug de la monarchie austro-hongroise, où la langue officielle est l'allemand et où la culture officielle est celle de Vienne, ces jeunes poètes, philosophes, psychologues et romanciers vont se réapproprier leur identité hongroise, à travers une langue qui est à la fois celle de la rue et des cafés, comme leur contemporain Béla Bartók le fera en musique en s'inspirant des chants traditionnels. Tous ces écrivains ou presque se sont regroupés autour de la revue littéraire *Nyugat*, dont le nom – qui signifie « Occident » – est comme une revendication explicite de leur ouverture sur

celui-ci et de leur volonté d'entrer de plain-pied dans la *Weltliteratur* (littéralement, la littérature du monde). Nourrie de Nietzsche, Bergson et du symbolisme français, l'équipe de *Nyugat* ouvre une brèche dans le conservatisme de la société hongroise et se fait le chantre de la modernité et du renouveau. Ses membres se retrouvent à l'Europa, au Haddik ou au Pilvax, les cafés de Pest qui n'ont rien à envier à ceux de Montmartre.

Comme pour Karl Kraus à Vienne ou Tristan Bernard à Paris, on se presse bientôt autour de la table où Frigyes Karinthy a l'habitude de prendre place. C'est encore un jeune homme, mais ses traits d'esprit ravageurs, son humour absurde et son ironie caustique font mouche, et l'on se répète ses bons mots dans toute la ville. C'est que, à vingt-cinq ans à peine, il est devenu très vite célèbre en publiant un recueil parodique, *Vous écrivez ainsi*, qui connaît un succès retentissant. Dans cette sorte de *À la manière de...* écrit par Paul Reboux et Charles Müller, il imite,

pour mieux s'en moquer, le style des grands écrivains, tels Zola, Ibsen, Dickens, Wilde ou Pirandello. Avec son ami Kosztolányi, il incarne l'humour hongrois, un peu comme le tandem formé par Karel Čapek et Jaroslav Hašek, à la même époque, est le représentant de l'humour tchèque.

Chez Karinthy – comme chez Kosztolányi –, cet humour est tour à tour hilarant, onirique, échelonné, troublant. Il n'est pas rare qu'un brin de folie s'infiltré dans cette métaphysique corrosive du quotidien pour mieux renverser les conventions. Le café offre à Karinthy un poste d'observation privilégié pour déchiffrer, scruter la société dans laquelle il vit et en grossir les travers jusqu'au grotesque, afin de modifier la vision des choses. Lui qui se réclamait du scepticisme cartésien aimait à dire : « Tout est autrement. Avec cette formule, je ne me range pas aux côtés des incrédules et des dubitatifs, parce que ces derniers se contentent de dire : “On n'est pas sûr que tout soit comme nous le pensons”, alors que pour ma part, j'af-

firme fermement qu'il est on ne peut plus sûr et certain que rien n'est tel qu'il est. C'est le seul et unique postulat auquel il est autorisé d'adhérer jusqu'au fanatisme, et s'en écarter serait une bêtise : tout est autrement. » Au-delà de la « boutade », voilà la quintessence, non seulement de l'humour de Karinthy, mais de sa pensée.

Ainsi, quand il aborde la thématique du sport, Karinthy tourne-t-il volontiers à la farce le culte des athlètes et des performances dans les grandes compétitions internationales. La leçon de Bergson n'est pas loin : « Il suffit, pour qu'une cérémonie devienne comique, que notre attention se concentre sur ce qu'elle a de cérémonieux, et que nous négligions sa matière, comme disent les philosophes, pour ne plus penser qu'à sa forme. » Disciple de Rabelais, Voltaire, Swift et Twain, qu'il a traduits, l'auteur de *Voyage autour de mon crâne* fustige avec truculence ces grands-messes du sport que sont les Jeux olympiques, où les sportifs sont devenus de véritables dieux du

stade. Les dix textes rassemblés dans le présent volume, inédits en français, ont initialement paru entre 1912 et 1936 dans l'un des nombreux journaux ou revues auxquels collaborait Karinthy, ou bien dans l'un des quarante recueils qu'il a publiés de son vivant, dans lesquels, à travers la disparité éclectique des sujets traités, il a pu distiller tout le sel de son humour.

Ce qui ajoute à l'originalité de ces textes, c'est qu'ils ne prennent jamais la même forme. Ils peuvent se présenter comme une saynète, un reportage, une interview imaginaire, une petite chronique familière ou un dialogue socratique. Ainsi, quand Karinthy imagine le célèbre coureur finlandais Paavo Nurmi, plusieurs fois champion olympique, en train de discuter avec Socrate, c'est pour mieux tourner en dérision les nouvelles Olympiades, qui, malgré le vœu pieux de Pierre de Coubertin, ne s'inscrivent absolument pas dans l'esprit des Jeux athéniens de l'Antiquité.

Derrière la farce et la drôlerie, Karinthy développe une réflexion sur l'esprit de compétition dont il estimait qu'il ne flattait pas les meilleurs instincts humains et n'allait pas dans le sens du progrès. Et ce n'est pas innocent si, dans l'un de ces textes, il compare la guerre à un sport et le sport à la guerre. Il entend alerter le lecteur sur les dérives totalitaires du culte du corps et de la performance. Toujours dans le dialogue socratique entre Nurmi et Socrate, il se livre, sous une forme digressive d'autant plus efficace qu'elle est subtile, à une réflexion sur l'eugénisme sportif : le texte date de 1929 et le parti nazi connaîtra son premier succès aux élections législatives l'année suivante. Dans une nouvelle peu connue de 1936, intitulée *Propagande*, il ira jusqu'à imaginer une mixture préparée à l'Usine d'Idéologie politique composée d'« un peu de production sociale, un peu de purification ethnique, quelques gouttes de néo-capitalisme, un zeste de technocratie, de la revalorisation économique, un concentré de for-

ces nationales diluées de paneuropéanisme », à laquelle il ne faudra surtout pas oublier d'ajouter, avant de servir, un soupçon d'antisémitisme « juste pour l'arôme ».

Profondément humaniste jusqu'à devenir président de la Société hongroise d'Espéranto, fils du fondateur de la Société philosophique hongroise qui, né juif, avait « hongarisé » son patronyme de Kohn en Karinthy et avait élevé ses enfants dans la foi chrétienne, Frigyes Karinthy était habité, pour paraphraser Miguel de Unamuno, du sentiment absurde de la vie. Dans nombre de textes, il s'est demandé si l'âme humaine abritait en elle les conditions immuables de la guerre ou de la paix éternelle. Le conflit mondial et les répressions de la Terreur blanche en Hongrie n'auront fait que le conforter dans son pacifisme et dans sa foi aussi indéracinable que désespérée en une humanité réconciliée. Sa conscience politique aiguë et son humour lucide lui auront évité d'adhérer à tel ou tel des excès de son temps. Pour lui,

« le contraire de la guerre n'est pas la paix, mais la révolution des idées ». Dans son esprit, cela valait également pour le sport – et l'histoire n'a fait que confirmer son point de vue.

CÉCILE A. HOLDBAN